

—Ah ! bah !... mais, au fait, pourquoi non ?
—C'est aussi ce que je pense.
—C'est ton grand âge, sourit Maxime, qui lui inspire cette heureuse confiance.
—Son grand âge !... se récria la jeune femme... Raillez, monsieur le cadet !... parce que la nature n'a senti le besoin de votre présence en ce monde que douze ans après la naissance de Charles.
—Voilà la première fois que je me sens satisfait d'avoir cinquante ans, reprit gaiement monsieur l'ainée des Saint-Ebre.
—Vous devez cela, mon ami, à cette bonne et belle Paula.
—Qui me traite en père... là... très-carriément.
—C'est vous deviner tout à fait.
—Et me causer une joie sincère.
—Cela me permettra de donner asile à ces pauvres enfants, dit lady Margaret avec effusion.
—D'autant mieux que je vais élargir la place de l'hôtel Saint-Ebre, soupira Maxime.
—Mais tu vas en garnison à Poligny, ce qui t'éloigne guère, dit M. Charles.
—Avez-vous vraiment appris depuis peu cette nouvelle ? interrogea la jeune femme.
—Ce soir.
—Et vous en paraissez ravi.
—Je le crois bien... il permuta pour y arriver, dit le frère aîné d'un air goguenard.
—Vous permutez !... Ah ! mon cher Maxime !... pour vous rapprochez de nous !... c'est bien gracieux et bien bon !
Lady Margaret lui tendit la main non sans un brin de malice.

Il la prit avec un léger embarras, comme une conscience droite que trouble un éloge peu mérité.

—Vous aviez un excellent courrier, ce soir, messieurs, conclut madame de Saint-Ebre, je vous en fais tous mes compliments. Mais voici la fin du concert, partez-vous avec moi ?

Maxime lui offrit le bras qu'elle accepta pour lui chuchoter d'un air d'amicale raillerie :

—Je vais faire mieux. Pétitionnons en masse pour obtenir à Salins même une garnison de cavalerie en général, et du 3e dragons en particulier.

—Je n'ai jamais autant aimé ma petite ville, répondit sérieusement le jeune homme.

—Contenant ou contenu ?

Elle riait de si bon cœur, quoiqu'à demi-voix, qu'il n'eut pas la tentation de s'en froisser. C'était l'affectueuse gaieté d'une sœur qui devine et comprend le secret qu'on supposait bien enfoui.

—Ne tourmentez donc pas ce pauvre Maxime, intervint M. Charles de Saint-Ebre, surtout au moment où il paraît prendre à la vie de famille un intérêt tout personnel ; or, vous savez qu'il était fort récalcitrant sur toutes les questions de ménage.

—C'est peut-être l'exemple de ton heureux choix et le spectacle de ton bonheur qui agissent sur ma cervelle de révolté, riposta l'officier.

Mais lady Margaret souffla bien bas :

—N'est-ce pas plutôt les beaux yeux fiers de Paula de Béringer ?

Et, quittant son bras, elle vint se suspendre à celui de son mari.

Maxime ne protesta pas, quoiqu'il ne pût contenir un imperceptible haussement d'épaules.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

La Sœur de charité

Qui ne révere d'un religieux respect ces saintes filles qui ont consacré à Dieu leur jeunesse, leur beauté, leur naissance, leur fortune ? Qui ne contemple avec admiration ces anges, qui, s'exilant du ciel, sont descendus sur la terre, avec les doux noms de mère et de sœur ? Créées par la pensée d'un grand saint, nous les voyons, sublimes d'amour, adopter tous les chrétiens, tous les hommes pour enfants et pour frères. Aucun nœud ne les retient dans le cercle de la famille ; elles n'ont pas enchaîné leur existence à un seul être ; mais, dévouées à tous, elles ont fait de l'univers le foyer de leur charité. Leurs regards s'élèvent vers le ciel pour y trouver l'Époux divin, et s'abaissent ensuite sur la terre pour dire avec lui : *Laissez venir à moi les petits enfants*. Nous les avons vues, pendant la triste guerre de 1870, braver, sur les champs de bataille, les balles et la mitraille, s'enfermer avec les soldats blessés dans les ambulances et les hôpitaux, et porter jusqu'à l'héroïsme leur dévouement et leur charité.

Voici, à propos de la Sœur de charité, une pièce de vers que nous communiquons à nos amis, et qui met en relief tout le bien qu'elle fait sur la terre :

La charité ! c'est le souffle de Dieu
Brûlant le cœur de généreuses filles,
Leur inspirant de quitter leurs familles
Pour soulager les maux de ce bas lieu.

La charité ! c'est l'attrait consolant,
Le cœur guidé par des mains fraternelles,
L'âme élevée aux voûtes éternelles,
Le malheureux rendu fort et content.

La charité ! dans ce monde trompeur,
Trouve en ces Sœurs, que l'univers admire,
Ce dévouement et ce sublime empire
Qui donne à tous la réelle grandeur.

La charité ! près du lit d'un mourant,
Montre le ciel, elle sèche les larmes
Et prête enfin les merveilleuses armes
Pour être heureux jusqu'au dernier instant.

La charité ! c'est la loi de douceur
Gravée en nous par Jésus-Christ lui-même :
C'est le foyer, c'est le centre suprême
Eternisant la paix et le bonheur.

La charité ! c'est l'immense trésor,
C'est tout l'amour, le rayon d'espérance
Créé par Dieu pour calmer la souffrance ;
C'est l'aliment cachant des vertus d'or.

La charité sait affronter la mort,
Ses yeux au ciel, sur un champ de bataille,
Elle s'en va, sans crainte, à la mitraille,
Et là, joyeuse, attend un meilleur sort.

La charité, guide des nobles sœurs,
S'en va partout, habitant de la terre,
Partout disant : —Aime Jésus, ton frère !
Dieu ! c'est l'amour incarné dans leurs cours !

E. R.

Michel Bibaud

(Suite)

Parlant d'un temps quelque peu plus rapproché, il ajoute dans l'écrit qui a titre : *Utilité des journaux scientifiques et littéraires par rapport à l'instruction*, au tome I de la Bibliothèque :

Étant chez un oncle et ne pensant plus au collège, il me tomba sous la main un tome du journal de Trévoux. On sait que ce journal contenait des extraits et la critique des ouvrages qui se publiaient alors. Je lus tout ce que je pus ou crus pouvoir comprendre, dans ce volume, avec une avidité et un plaisir presque indicibles. La lecture d'un autre tome me fit éprouver les mêmes sensations. Alors renouai tout mon premier penchant pour l'étude, mais sans aucun mélange de motifs étrangers. Ce n'étaient plus ni le surplus ni la ceinture qui me charmaient ; c'était le savoir, uniquement le savoir : il me semblait que si je ne parvenais pas à me mettre au fait des sciences dont il était parlé dans mes deux volumes, je ne pouvais vivre ou ne pouvais être que malheureux tant que je vivrais. Mes parents voyant, non-seulement à mon discours, mais encore à toute mon habitude mentale et corporelle, que ce soin me dévorait en quelque sorte, se déterminèrent à me faire étudier quoi qu'il leur en coûtât.

Michel Bibaud entra en effet au collège, séjour pour lequel il avait dû longtemps soupirer, puisqu'il n'y fut envoyé qu'à 18 ans (1).

L'école latine, fondée à la Longue-Pointe par M. Curateau, avait été transportée dans le palais ou château situé vers le haut du présent marché neuf (près de la colonne rostrale de Nelson, sur la place actuelle Jacques-Cartier) et y prit le nom de collège Saint-Raphaël. La façade de ce château bâti par un gouverneur de Montréal, sinon, d'après la commune renommée, par M. de Beauharnois, gouverneur-général du Canada... la façade de ce château, dis-je, devenu l'*Alma litterarum domus*, avait un aspect imposant et magnifique : c'était alors le plus beau des édifices de Montréal. Feu M. Marchand (2), délégué curé de Sandwich, fut Principal de ce collège après M. Curateau, et eut pour successeur le respectable M. Chicoisneau, sous la principalité duquel nous avons eu l'avantage de le fréquenter depuis 1800 jusqu'en 1802, qu'il devint la proie d'un incendie en même temps que l'ancienne église des jésuites, alors à l'usage du culte anglican, de leur couvent, converti en prison commune, et d'un nombre de maisons adjacentes.

Mais il est dans l'erreur en attribuant au marquis de Beauharnois l'érection du château qui, dans les souvenirs de nos contemporains, est le château-Vaudreuil, vocable que confirme d'ailleurs cette inscription qui se lit sur une plaque en plomb retrouvée lors de la démolition des ruines :

« Cette pierre a été posée par dame Lovise Elyzabeth de Jouabert, femme de Haut et Puissant Seigneur, Philippe de Rigaud, Chevalier, Marquis de Vaudreuil, Grand-Croix de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, Gouverneur et Lieutenant-Général pour le Roi, de toute la Nouvelle France Septentrionale, en 1723, ce 15 Mai. »

Bibaud avait pour condisciples, à son admission aux études, ceux qui furent dans la suite le juge-en-chef O'Sullivan, le commandeur Viger, l'honorable Hugues Heney, les grands-vicaires Viau et Cadieux, l'archiprêtre Saint-Germain, l'abbé Angus McDonnell, durant quarante années professeur. La plupart n'avaient pas attendu à 18 ans pour franchir le seuil du collège ; ainsi Heney et Saint-Germain avaient 7 ou 8

(1) Le grand-vicaire Manseau était entré à Nicolet à 19 ans.

(2) Prêtre canadien de naissance.

ans de moins que leur condisciple ; ce qui n'empêche pas que Michel adresse à Hugues, comme à son ami bien-aimé, son épître sur la chasse : car il était le lauréat du collège Saint-Raphaël, comme, un peu plus tard, Joseph-Marie Bellenger l'était du collège ou séminaire de Québec ; comme aussi Pierre La Violette allait bientôt l'être de celui de Nicolet. Cette circonstance nous remet devant l'esprit ce qu'ont pu faire nos collèges pour empêcher les lettres de disparaître entièrement, ou pour les faire naître là où, peut-être, elles n'existaient point encore. Dans les études classiques, il paraît que les deux Michel, Bibaud et O'Sullivan, se disputaient à peu près seuls la première place, et la réputation de brillant écolier d'O'Sullivan était encore vivace au deuxième collège, quand nous y commençons nos études. Celui dont il fut ainsi l'émule rend un témoignage élogieux à ses professeurs, les abbés Desgarets, Rivière et Houdet, jetés sur nos plages par la tourmente révolutionnaire en France. « Tout ce que nous avons eu à apprendre, dit-il, en grammaire, en belles-lettres et en rhétorique sous M. Rivière et venant de M. Rivière, nous paraissait beau et agréable, tant pour le fond que pour la forme. » Il apprit de ces professeurs français à parler et prononcer correctement sa langue, que l'on parle et prononce avec tant de négligence et si peu de pureté en Canada ; et quand nous nous rappelons comment parlaient les Viger, les Saint-Germain, les Duranceau, il y a lieu de croire que le faible de tenir à bien parler le français, comme le pourraient appeler les Canadiens d'aujourd'hui, était endémique du temps de ces savants et habiles professeurs, qui ont laissé des études grammaticales qui ne sauraient être surpassées. La grammaire de l'abbé Houdet est plus raisonnée : celle de Rivière était plus attrayante au jugement de l'élève.

On doit remarquer, au contraire de ce que dit M. Henry Morgan, dans sa *Bibliotheca Canadensis*, que Michel Bibaud n'étudia jamais dans le nouveau collège ouvert sous le vénérable Roque, en 1806. Après l'incendie, il continua ses cours au séminaire, où il était lecteur et avait pour second J.-Bte Saint-Germain, déjà nommé, homme distingué depuis et que les Sulpiciens, dont il resta beaucoup ami, vouldrent faire préférer à Rome à l'abbé Turgeon, pour la coadjutorerie de Québec. Michel Bibaud faisait invariablement deux années dans une et recueillait de nombreuses palmes. Nous croyons que le savant M. Billon, du séminaire, a retrouvé les *Palmares* de cette époque reculée : ce serait une découverte d'un assez vif intérêt, aujourd'hui. On peut dire que Michel était le modèle de l'écolier ; en effet, nous avons entendu dire à messire Duranceau, peut-être avant qu'il ne mourût à l'hospice Saint-Joseph, que, penché sur ses livres d'étude, il ne détournait point la tête si quelqu'un entrait dans la pièce où il était, et que lui-même, le jeune Duranceau, ne la traversait que craintif de déranger le grave étudiant ! A vrai dire (et c'est ce qu'observait son cadet, Pierre, dont nous aurons à dire un mot plus bas), on peut se livrer à l'étude quand on entre au collège à 18 ans ; et en effet, l'âge de 20 ou 21 ans qu'il avait, le milieu dans lequel il vivait depuis que l'incendie avait dispersé les collégiens vulgaires, tout courait à faire de lui l'homme grave et sérieux qu'il fut dans le monde. Il s'y adonna à l'enseignement et aux lettres, après avoir commencé seulement l'étude du droit sous Denis-Benjamin Viger. On a compté entre ses élèves les juges LaFontaine, Morin et Bruneau, Chs.-Séraphin Rodier (1), les demoiselles de lord Selkirk, beaucoup d'officiers de l'armée. Il était parvenu à faire un pécule de £200, alors considérable, et pour lequel il fut à même d'acquiescer la majeure partie du sol qui a reçu depuis le nom de faubourg Saint-Anoine, quand la cherté mise sur toute chose par la lutte hostile de 1812 vint le priver de cette petite chevance. Tandis que ses

condisciples, Viger et O'Sullivan, étaient, l'un, capitaine, et l'autre, adjudant des voltigeurs, lui, simple lieutenant dans la milice, se trouva pourtant commander à Montréal, quand troupes de ligne et volontaires marchèrent en masse à la frontière, comme Pierre Bédard commanda à Québec, au dire d'Aubert de Gaspé dans ses intéressants *Mémoires*. Moins belliqueux encore que ne le fut Démosthènes, Michel Bibaud ne prit qu'une canne pour faire sa ronde en qualité de commandant. Montréal, depuis 1803, n'avait déjà plus son enceinte fortifiée ; mais elle avait encore sa citadelle, maintenant le quarré Dalhousie, et, croyons-nous, ses portes de ville.

F. M. U. MAXIMILIEN BIBAUD.

(La suite au prochain numéro.)

La Fornarina

Un grand nombre de nos lecteurs qui portent un intérêt tout particulier aux productions artistiques que nous publions de temps à autre, salueront avec plaisir la copie du dessin original de Raphaël qui vient d'être découvert à Venise, où on l'avait perdu de vue depuis 300 ans. La Fornarina figure très-souvent dans les œuvres de Raphaël : comme Cléo dans le tableau du Pernasse ; aussi dans la Transfiguration et le fresque d'Héliodore. Le croquis que nous reproduisons est bien conservé, et le sonnet qui se trouve au bas, de la main même du maître, confirme l'authenticité de la découverte. Comme ces lignes sont difficiles à lire, nous les reproduisons :

Come la veggo e chiara sta nel core,
Tua gran bellezza il mio pennello franco
Non è in pengere equal e viene manco,
Perchè debil riman per forte amore.

Si mi tormenta lo infinito ardore !
Èl volto roseo, il seno colmo e bianco,
Con lo rotondo delicato fianco
Ha di vaghezza che abbaglia di splendore

L'insieme allo pensier tutto cemmossa
Che atto nou fe' il saper percio nemica
Fece la man che al ben ritrar non mosse.

Ognor fisso studiar in dolce amica
Quella beltà che in ciel credea sol fosse,
Fia che il desiar compirà la mia fatica.

BELLES PENSÉES

Sénèque, né à Cordoue, l'an 3 avant Jésus-Christ, disait :

S'accorder avec la pauvreté, c'est être riche : l'on est pauvre non pour avoir peu, mais pour désirer beaucoup.

—Un héros peut sortir d'une chaumière, et la plus belle âme d'un corps difforme et cassé.

—Sans l'économie il n'y a pas de richesses assez grandes ; avec elle, il n'y en a pas de petites.

—Toutes les conditions de la vie sont autant d'esclavages ; il faut donc se soumettre avec résignation à sa destinée, s'en plaindre le moins possible et profiter de tous les avantages qui peuvent l'accompagner.

—La chasteté est le plus bel ornement des femmes ; c'est la seule beauté qui résiste aux injures des ans.

—Il n'y a pas de condition, quelque dure qu'elle soit, où la raison ne puisse trouver quelque joie.

—Accuser les autres de ses malheurs est le propre d'un ignorant ; n'en accuser que soi-même, c'est celui d'un homme qui commence à s'instruire, et n'en accuser ni soi-même ni les autres, n'appartient qu'à un homme instruit.

—Le bonheur et le désir ne peuvent se trouver ensemble.

La Santé aux Faibles !

PHOSFOZONE!

Le grand remède pour l'Indigestion, la faiblesse des membres, la torpeur du foie.

L'histoire de cette préparation offre une suite non-interrompue de succès, et nul remède n'a jamais été recommandé au public d'aucun pays par un aussi grand nombre de médecins, qui l'ont adopté dans leur pratique, que celui-ci. En vente par tous les pharmaciens, et préparé au laboratoire des propriétaires, Nos. 41 et 42, rue Saint-Jean-Baptiste, Montréal.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au REV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

(1) Depuis maire de Montréal et membre du Conseil législatif, sans avoir été le meilleur élève de Bibaud, dont il disait chez le notaire Bronsseau : « Cet homme m'a été bien utile ; il m'a appris l'arithmétique, les mathématiques, la rhétorique, diable son train ! »